

Nezeys, Bertrand. *L'autopsie du tiers mondisme*. Paris, Economica, 1988, 267 p.

Michel Houndjahoué

Volume 21, numéro 2, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702669ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702669ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Houndjahoué, M. (1990). Compte rendu de [Nezeys, Bertrand. *L'autopsie du tiers mondisme*. Paris, Economica, 1988, 267 p.] *Études internationales*, 21(2), 408–410. <https://doi.org/10.7202/702669ar>

quel rôle un pays peut jouer dans le développement de cette institution. En d'autres termes, les deux auteurs répondent à l'interrogation sur l'éveil de la francophonie en montrant comment les avantages que peut en tirer la France donnent aussi à la francophonie les gages de son avenir. À sa façon, l'ouvrage encourage les autres pays à relever le même défi. Pour cette raison, il mérite sa place sur la liste grandissante des études du sujet.

Stanislav KIRSCHBAUM

*Département de science politique  
Collège Glendon, York University, Toronto*

NEZEYS, Bertrand. *L'autopsie du tiers mondisme*. Paris, Economica, 1988, 267p.

La première partie de ce livre qui en compte trois, est consacrée à ce que l'auteur appelle les sources du tiers mondisme. Elle est subdivisée en quatre chapitres où sont analysées quelques-unes de ces principales sources: Jean-Jacques Rousseau, le néo-marxisme, le socialisme utopique et radical et l'impérialisme.

S'agissant de ce que l'auteur appelle l'inspiration rousseauiste, il note une certaine convergence entre les propositions concrètes des tiers mondistes et les thèses de Rousseau, notamment en ce qui concerne la vie économique. Mais il fait remarquer sur le plan politique que des divergences profondes existent entre les thèses des tiers mondistes et celles de Rousseau parce que « le modèle d'organisation politique proposé par les tiers mondistes est aux antipodes des conceptions politiques de Rousseau ». (p. 8)

Même si le néo-marxisme ou pseudo-marxisme est considéré aussi comme une de ces sources, l'auteur fait surtout ressortir ici les contradictions qui y sont liées. Ainsi par exemple, « le refus de considérer que l'état des forces productives puisse dé-

finir le sous-développement, introduit d'importantes contradictions entre les thèses tiers mondistes et les principes du matérialisme dialectique dont elles s'inspirent. Or si l'on admet que le matérialisme dialectique est (vrai), c'est-à-dire qu'il est prouvé par l'histoire, ces contradictions témoignent à l'évidence de l'existence d'une incohérence entre les idées tiers mondistes et les faits qu'elles exposent. » (p. 33)

Quant au socialisme utopique et radical, l'auteur estime que: « Il est indéniable que les théoriciens du tiers mondisme veulent s'inscrire dans la longue tradition qui depuis l'antiquité, notamment Platon, a inspiré de nombreux réformateurs sociaux que nous pouvons qualifier de socialistes, bien que le terme socialisme n'apparaisse lui-même qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle avec le développement du capitalisme. » (p. 42) Le socialisme est caractérisé ici par son idéal social (générosité, altruisme, solidarité, justice sociale et rôle bienfaisant de l'État).

L'analyse de ces sources est d'un grand intérêt, notamment en ce qui a trait aux convergences, aux divergences, aux similitudes et aux contradictions que le tiers mondisme entretient avec ces différentes sources. Il est aussi important de faire remarquer ici que les références bibliographiques couvrent un ensemble d'auteurs dont les idées sur ces genres de question sont bien connues.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à ce que l'auteur appelle le développement autocentré: solution tiers mondiste du sous-développement. Il s'agit « d'un modèle de développement qui consiste à rejeter le capitalisme comme mode de production et à rompre toute relation avec les pays capitalistes, sous quelque forme que ce soit, puisque ces relations ne peuvent être pour eux que (sous-développantes). » (p. 79) Ainsi, le développement tel que vu par la pensée tiers mondiste passe notamment par l'autonomie des

acteurs et de la communauté (autonomie est opposée à liberté, trop imprégnée d'individualisme), par la cohérence des sociétés traditionnelles, par la mobilisation des masses et par un productivisme sans productivité; le tout couronné par de l'idéologie et l'élimination des individus.

S'agissant de l'autonomie, l'auteur soutient que « si le principe d'autonomie fait l'objet d'un vaste consensus parmi les auteurs tiers mondistes, de nombreuses divergences apparaissent dès qu'ils envisagent ses applications concrètes. » (p. 81) L'autonomie est envisagée ici comme principal moyen à l'homme de découvrir et d'atteindre sa véritable fin, mais elle s'étend aussi au niveau local, régional et national. L'autonomie villageoise reste par exemple comme la solution actuelle au sous-développement. Mais comme le fait remarquer l'auteur, la marche vers cette autonomie engendre divers conflits que certains tiers mondistes considèrent comme une déviation. Ainsi, l'auteur passe en revue des types de conflit pouvant surgir entre les agents et communautés autonomes. (pp. 91-105)

Aux contradictions et aux conflits est opposée la notion de cohérence des sociétés traditionnelles dont font mention de nombreux tiers mondistes en se référant aux travaux d'anthropologues et d'ethnologues. Cette cohérence est envisagée de façon fonctionnaliste, culturaliste et structuraliste. C'est pourquoi le projet éducatif des tiers mondistes pour la société future idéale » se situe à la fois en opposition radicale avec celui en vigueur dans les pays capitalistes et en conformité avec la cohérence absolue qu'ils croient déceler dans toute société entre l'éducation et le système productif ». (p. 144)

Si l'éducation et la production capitalistes sont des freins au développement autocentré tel que perçu par les tiers mondistes, le socialisme réel et le collectivisme

soviétique le sont également. Toute production doit être axée sur l'homme, créée par l'homme et pour l'homme, c'est-à-dire un productivisme sans productivité qui passe par la mobilisation des masses, l'autonomie des communautés de base, des individus, l'équilibre des hommes et de la terre...

Le thème de la démocratie occupe toute la troisième partie de l'ouvrage (pp. 205-253). L'auteur aborde ici la critique tiers mondiste de la démocratie, le credo des démocrates et la dynamique démocratique. L'une des idées importantes qu'il en dégage est que les tiers mondistes insistent beaucoup sur le rôle des démocraties parlementaires dans l'expansion de l'impérialisme, « et donc leur responsabilité dans le sous-développement actuel du tiers monde (...). La critique tiers mondiste consiste donc à lier étroitement les trois termes: démocratie, impérialisme, sous-développement en considérant que l'adoption par les pays du tiers monde de régimes démocratiques représente la porte ouverte à l'impérialisme des démocraties occidentales ». (p. 205) Ainsi, le véritable développement passe par un socialisme qui a le respect de l'homme... La démocratie dans sa forme occidentale est donc inadaptée aux problèmes politiques, économiques et sociaux des pays du tiers monde et ne profite qu'à des régimes « où l'État était dominé soit par un parti unique soit par l'armée ». (p. 215)

La démocratie représentative est considérée comme le régime politique du capitalisme, identifiée à une aire géographique. Point de vue que ne partage pas l'auteur en insistant sur le fait que la pensée démocratique et libérale s'est forgée en tant que critique rationnelle de l'État absolutiste. C'est donc dans cet ordre d'idée qu'il passe en revue quelques-unes de ses qualités et de ses défauts avant de se demander pour conclure si la démocratie est possible dans les pays du tiers monde.

Même si la réponse à cette question n'est pas catégorique, l'auteur arrive à la conclusion que : « sous des formes diverses, sans être de véritables démocraties politiques, certains pays du tiers monde présentent un certain pluralisme dont les aspects peuvent d'ailleurs remonter à des temps plus ou moins anciens ». (p. 252) La notion de démocratie est incompatible avec la recherche d'une identité. Ainsi donc, toujours selon l'auteur, « Le triomphe de l'idée d'identité ne peut aboutir qu'à l'apartheid comme en Afrique du Sud ou à l'élimination physique des individus résistant à la nouvelle identité que l'on veut leur imposer comme au Cambodge ou en Chine pendant la révolution culturelle ». (p. 252)

C'est sur ces remarques que l'auteur termine son ouvrage qui, il faut le souligner, est écrit dans un langage clair et précis. C'est un excellent ouvrage sur le tiers mondisme.

Michel HOUNDJAHOUÉ

*École Nationale d'administration  
Cotonou, Bénin*

ROSTOW, W.W. *Essays on a Half-Century: Ideas, Policies, and Action*, Boulder & London: Westview Press, 1988, 200p.

Le livre est un recueil d'écrits de l'un des penseurs politiques américains qui, à la différence de bien de ses confrères, ne s'est jamais réfugié dans une tour d'ivoire. Il a joué plusieurs rôles au sein du gouvernement fédéral, entre autres, il a été le conseiller pour la sécurité nationale auprès de Kennedy et de Johnson, ainsi qu'à l'ONU. Ses écrits reflètent des traces de ces multiples expériences. Le livre n'a pas de leitmotiv; il est pourtant imprégné par l'originalité de la pensée que l'auteur lui-même savoure souvent tout au long de ces pages. Il écrit clairement, évite le jargon et

présente ses idées d'une manière convaincante et élégante à la fois. Chacun des dix-huit articles qui constituent ce recueil commence par une introduction que l'auteur a écrit exprès pour cette édition. Ces introductions, bien que parfois trop verbeuses (et même peu modestes), rendent toutefois un service important au lecteur en replaçant les idées dans leur contexte historique.

L'un des articles intitulé « Marx Was a City Boy » frappe par sa perspicacité. C'est le fruit de trois ans de recherche sur la dynamique des sociétés socialistes, notamment en URSS et en Chine. En tant qu'historien, Rostow met tout d'abord en relief les circonstances particulières dans lesquelles Marx avait formulé ses idées qui ont tant influencé les destins politiques au XX<sup>ème</sup> siècle. Le déclin de la puissance politique de la campagne que Marx avait constaté en Angleterre de la mi-XIX<sup>ème</sup> siècle l'a impressionné jusqu'à pouvoir ignorer les paysans en tant qu'élément important de sa théorie sociale. Le Manifeste communiste recommande l'organisation des armées industrielles pour l'agriculture et démontre, selon Walt Rostow, que Marx était ni plus ni moins « un type urbain et livresque » (a bookish city fellow).

Ce défaut théorique s'est avéré grave tant en Union soviétique qu'en Chine dont les dictateurs, puisant leur inspiration chez le livresque Marx, ont sacrifié les vies de plusieurs dizaines de millions de paysans. Les communistes soviétiques reconnaissent aujourd'hui la gravité d'une application aussi cruelle des « Lois sociales » et cherchent des solutions aux maux qui affligent l'agriculture collectivisée dont la faible productivité est proverbiale. Rostow a identifié le problème bien avant eux. Ainsi, on lit dans cet article présenté pour la première fois en 1954 :

I believe that Marx had failed to understand the farmer. From that misunderstanding has flowed a century